



Catherine Phan van

Enfin arrivées

nouvelle – dès 8 ans



Enfin arrivées

nouvelle jeunesse (dès 8 ans) – par Catherine Phan van

~ ~ ~

— Une surprise ? C’est quelque chose qu’on n’attend pas.

Mon cœur s’est serré.

— Comme les bombes, chez moi, en Ukraine ? j’ai demandé.

Il a esquissé une grimace avant d’acquiescer. Puis il s’est empressé d’ajouter :

— Mais il peut y avoir de *bonnes* surprises, aussi. Un cadeau, par exemple.

Il a bien vu dans mes yeux humides que je n’étais pas convaincue, alors il n’a pas insisté. Lui, c’est M. Roux : il enseigne le français à tous les élèves arrivés dans ce pays depuis moins d’un an, comme moi. Il est gentil et patient. Je l’aime bien.

Le reste de la journée, j’ai eu du mal à me concentrer. Je repensais à toutes ces surprises, depuis le début de la guerre. Le départ de Papa, quand il a dû aller se battre pour défendre notre pays. Son regard et son sourire absents, les quelques fois où il a pu rentrer nous voir. Le visage de nos voisins, le matin où ils sont revenus sans lui. La main de maman, toute crispée, qui me serrait si fort contre elle qu’elle me faisait mal. Nos valises. La route. La grande ville. Les bombes, en plein jour comme au milieu de la nuit. Le train. Puis un autre train. Et encore un autre. Comme si on n’était jamais assez loin. Comme s’il fallait continuer à fuir, encore, toujours. Jusqu’au bout du monde.

Et puis, un jour, enfin, maman m’a souri :

— On est arrivées, Olia.

Paris.

La seule chose que je connaissais de Paris, moi, avant de quitter mon pays, c’était la tour Eiffel.

On est restées là-bas six mois.

Je n’ai jamais vu la tour Eiffel.

Après l’hôtel où on nous a installées quelques semaines avec une autre famille ukrainienne, il a fallu qu’on se débrouille. Heureusement que des associations nous ont aidées. Un terrain vague et des tentes, tout près du périphérique. Voilà ce que j’ai vu de Paris.

Mais il n’y avait pas de bombes. Pas de valises à boucler, de trains à prendre, de gens à peine rencontrés à quitter. J’ai pu aller à l’école, me faire des amis. Alors, ça me suffisait. Maman avait raison : oui, on était arrivées.

Jusqu’à la surprise. Une de plus.

Des hommes en uniforme. Très tôt le matin. On dormait encore. Ils ont fait sortir tout le monde des tentes. Ils en ont lacéré plusieurs à grands coups de couteaux. Des bébés pleuraient. Ça criait, partout autour de nous. Ceux qui ne bougeaient pas assez vite, on les tirait de force de leurs duvets. On nous a tous regroupés, puis poussés en direction de plusieurs bus garés un peu plus loin. Certains ont essayé de résister, ils ne voulaient pas partir sans leurs affaires. On les a frappés.

Au milieu de cette pagaille, quelqu’un a quand même dû réussir à prévenir les associations qui passaient régulièrement sur le camp, parce qu’au bout d’un moment, des bénévoles ont commencé à arriver. Je les ai vus discuter avec ceux qui nous chassaient. S’énervent. Faire de grands gestes. Filmer avec leurs téléphones. Puis s’approcher de nous, la mine abattue.

— On ne peut rien faire, il y a eu un arrêté, hier. Ils vident tout. À cause des Jeux Olympiques, l’été prochain. Les camps comme celui-là, ça renvoie une mauvaise image de la France, vous comprenez... La seule chose qu’on a pu obtenir, c’est qu’ils vous laissent un peu de temps pour ramasser vos affaires.

Alors Maman et moi, on a refait nos valises à la hâte. Il y avait un bus pour Rennes et deux pour Strasbourg. On est montées dans le plus proche. On ne connaissait aucune des deux villes, de toute façon.

Ça fait presque trois semaines qu’on est hébergées dans un hôtel, ici, à Rennes. Je commence tout juste à m’habituer à ma nouvelle école, et on va sûrement bientôt nous mettre dehors.

Et puis hier matin, quand j’ai franchi le portail, la directrice m’a fait signe :

— Olia, tu diras à ta maman que j’aimerais lui parler. Demain, si elle peut. J’ai une surprise pour vous.

Une surprise. J’ai hoché la tête. Je ne connaissais pas le mot français.

Depuis que M. Roux me l’a expliqué, j’ai peur. Je n’aime pas les surprises.

Maman m’a accompagnée, aujourd’hui. Plus tôt que d’habitude. Les autres élèves ne sont pas encore là. La directrice nous guide jusqu’à son bureau. Maman serre ma main dans la sienne. Elle a le visage blême. Elle n’a pas déjeuné, ce matin. Moi non plus. Je n’ai pas réussi.

Enfin arrivées

On s'assied. La directrice nous sourit. Elle parle vite. Des mots compliqués. En français, en anglais. Je ne comprends pas ce qu'elle dit. Maman frémit, hoche la tête, pose des questions. Je mords mes joues de toutes mes forces : quand je pleure, ça la rend triste.

Elle se tait. Je lève les yeux vers elle. Les siens sont mouillés. D'une voix émue, elle me traduit ce que la directrice vient de lui expliquer. Les enseignants et les parents d'élèves se sont mobilisés. La ville lui propose un travail à la cuisine centrale, qui prépare les repas des cantines scolaires. Et ils ont déniché un petit appartement de deux pièces, pas très loin de l'école, dans lequel on pourrait s'installer dès ce week-end. S'il est à notre goût.

Elle ouvre ses bras. Je me jette dedans en pleurant de soulagement.

Cette fois, je crois qu'on est vraiment arrivées. Enfin.